

## Roth et Camus

Nous commémorons ce soir les 50 ans de la mort de Roth (1896-1963) mais aussi, cette année, les 100 ans de la naissance de Camus –né en 1913 et mort tragiquement ou absurdement, d'un accident de voiture à 46 ans, en 1960.

Le fait que 2013 soit une date pour Roth et Camus n'est peut-être pas une raison suffisante pour parler des deux ensemble. Il y a une meilleure raison. En 1954 Roth a fait une conférence sur Camus, « A Contemporary Moralist : Albert Camus », publiée en 1955 dans la prestigieuse revue *Philosophy*, vol. XXX, No 115. Et c'est de cet article que je vais parler ce soir.

Cet article montre l'étendue de la culture générale de Roth –capable de lire et de traduire les classiques de la philosophie et de la philosophie juive, mais aussi capable de lire un auteur contemporain à la mode. Le fait que Roth ait écrit sur Camus ajoute un élément fondamental au portrait général qu'on a de Roth. Sa pensée était non seulement extrêmement précise et originale quand elle portait sur les grandes traditions de pensée qu'il connaissait (Platon, Maimonide...) et qui étaient *reconnues* comme grandes traditions de pensée, mais il était aussi capable de reconnaître la grandeur et l'originalité dans le « nouveau » -et ça, c'est moins commun. Je trouve ça remarquable et émouvant. L'article de Roth sur Camus dit des choses intéressantes. Mais il y a tellement d'articles intéressants sur Camus *qu'on risquerait d'oublier que c'est un article publié en Angleterre dans une revue de philosophie très sérieuse, en 1955, sur quelqu'un à la mode mais dont on ne sait pas encore à quel point il va devenir célèbre.* Camus recevra le Nobel en 1957. Qui écrivait des articles académiques sur Camus en 1954 ? Qui le prenait suffisamment au sérieux pour publier quelque chose sur lui dans une revue de philosophie –et une revue *anglaise* de surcroît ? Il y a là quelque chose qui défie le conservatisme et la routine du monde universitaire. *Il y a là une sorte de prophétie.* Roth se pose bel et bien la question : est-ce que Camus restera important pour la postérité ? Il ne sait pas et ne peut pas le savoir, mais il conclut : « **Camus seems to me ... to touch greatness. He stands firm in the tradition of European thought.** » Combien de grands professeurs sont capables, aujourd'hui, de lire un nouveau roman ou une nouvelle pièce de théâtre et de dire il y a là quelque chose qui « challenge » la tradition de philosophie ? *Combien de*

*grands professeurs sont capables de lire quelque chose de nouveau et de le prendre au sérieux?*

Ce que je vais faire ce soir c'est présenter l'article de Roth en montrant *qu'il a été écrit de trois points de vue*. Ces points de vue dialoguent, répondent à 3 aspects de Camus. Les points de vue à partir desquels parle Roth sont **1) la perspective anglaise** –dans cet article Roth parle en tant qu'anglais d'un auteur français engagé dans des problèmes français ; **2) la perspective contemporaine** –Roth insiste sur le fait que Camus est contemporain, est de notre temps, parle de choses que nous (Roth) connaissons ; **3) la perspective analytique** –Roth parle en tant que philosophe analytique ou, peut-être, en tant que philosophe qui s'adresse à des philosophes analytiques, de quelqu'un, Camus, qui est profondément issu de la tradition dite « continentale » -quelqu'un qui a lu les trois « H » - Hegel, Husserl et Heidegger- et leur disciples, Marx, Nietzsche, Sartre etc.

Mais à ceci il faut ajouter 2 perspectives à partir desquelles Roth n'écrit *pas* : **la perspective juive et la perspective israélienne**. Dans cet article Roth ne parle ni en tant que juif ni en tant que quelqu'un qui a participé à l'entreprise sioniste et il me semble que ce silence est extrêmement éloquent. Et donc ce que je voudrais faire c'est expliquer ces trois perspectives et rappeler celles qui se cachent sous elles.

### **1) La perspective anglaise.**

Dès la première ligne de l'article Roth se pose comme anglais lisant un français : il appelle Camus un moraliste selon, dit-il, *l'usage français du terme*. Les français ont une tradition de moralistes –Montaigne, La Rochefoucault, La Bruyère, Pascal... - les anglais non. Un moraliste est quelqu'un, dit Roth, qui commente « **the human scene** » -qui discute de la condition humaine. Très intéressant : ce qui est « Français » (selon Roth) c'est de discuter de la condition humaine en général... *Ce qui est français c'est créer un discours universaliste*. Et c'est quelque chose que Roth aime et admire –mais ce n'est pas anglais.

Roth remarque que Camus est né dans un contexte familial et sociologique particulier, « **working class French colonial family.** » Important parce que c'est la seule mention du « colonialisme » dans le texte –il s'agit d'un anglais qui, en 1954, au moment de l'effondrement de

l'empire colonial anglais, s'intéresse à son voisin colonial. Ce qui est extraordinaire, c'est que la guerre d'Algérie qui marque l'effondrement de l'empire colonial français, commence véritablement en 1954 –je ne sais pas si avant ou après la conférence de Roth sur Camus- et que donc Roth n'en dit pas un mot alors que ça va devenir l'événement français majeur de la fin des années 50 début des années 60. *Mais ce qui est encore plus extraordinaire c'est que Roth ne peut pas savoir ce que Camus va dire à propos de la guerre d'Algérie, et ne peut donc pas savoir que ses propres opinions –sur une autre aventure coloniale, celle de la Palestine devenue Etat d'Israel, sont très proches de celles des Camus sur l'Algérie.*

Roth rappelle que Camus a fait partie de la Résistance et il dit : tous ces problèmes-là, l'occupation, la résistance, la libération, sont des problèmes français, pas anglais. *Ce sont les problèmes de nos voisins.* Ça ne nous touche pas. Or il ajoute immédiatement : mais Camus ne m'intéresse pas vraiment dans le contexte français, il m'intéresse dans un contexte général parce que son œuvre répond à « **a general and urgent interest.** »

Donc : de même que les Français ont une tradition « moraliste » qui commente la condition humaine en général, Camus qui a grandi dans l'empire colonial français et a vécu les expériences françaises de l'occupation et de la résistance, parle de choses qui sont d'un intérêt général.

*Il y a là une idée fondamentale de Roth qui est aussi une idée fondamentale de Camus : le particulier existe –il y a des choses qui sont françaises et pas anglaises- mais le véritable sens du particulier est universel.* Dans le particulier –dans l'identité dirait-on aujourd'hui- on trouve une ouverture vers le général, vers ce qui touche tout le monde. Et on pourrait à partir de là imaginer comment Roth considère le particulier « juif » et son rapport avec l'universel humain. Mais, comme je l'ai dit, Roth ne mentionne pas le judaïsme.

Roth compare le français Camus à l'anglais Orwell. Le sujet principal de Camus, comme celui d'Orwell, est l'amoralisme en politique, le fait que la politique ne se cache plus de son amoralisme. Ceci est le thème principal du grand livre de Camus, *L'Homme révolté*. Les crimes ont toujours existé, et aussi en politique, mais quelque chose a changé : Le totalitarisme ou, plus exactement, les idéologies récentes, *justifient* les crimes, ce qui n'avait jamais été fait jusque-là.

Il y a là une critique très forte des *idéologies* –critique que l’on trouve chez Camus, chez Orwell, et chez Roth : la critique des *abstractions*. Comme le dit un autre auteur de la même époque, Hannah Arendt, l’idéologie est la logique interne d’une idée. C’est une idée qui se prend elle-même comme commencement et comme fin, comme essence ou cause première et comme telos ou cause finale. De telle sorte que l’idéologie, dit Arendt, n’est pas un ensemble de formulations à propos de *quelque chose qui existe*, mais est quelque chose d’abstrait qui ne repose que sur soi-même. Donc les faits n’ont aucun impact sur les idéologies et sur les idéologues. On ne peut pas parler avec un idéologue qui lit la réalité à travers le filtre de son idéologie. Comme le dit Orwell, cité par Roth: **“We have seen lying and degrading and killing and deporting and torturing ; and every time it was not possible to persuade those who were doing it not to do it... because one cannot persuade an abstraction, that is to say, the representative of an ideology... We live in terror because persuasion is no longer possible.”**

Et ceci est valable de toute idéologie: *y compris le sionisme* quand le sionisme oublie le fait qu’il est un mouvement historique d’idées fondées sur une réalité concrète, et devient une idéologie, un filtre de lecture de la réalité, qui veut donc plier la réalité à sa propre logique.

Et cela me conduit à la deuxième perspective que je voudrais souligner :

## 2) Le contemporain.

Roth insiste sur le fait que Camus est « contemporain. » Il est de maintenant. Il connaît ce que nous (Roth) connaissons, il a vécu nos expériences. Et dans cette contemporanéité il y a quelque chose qui complète mais aussi contredit le « français. » Camus est français et nous sommes anglais mais il est comme nous (Roth) parce qu’il appartient à notre temps. C’est intéressant parce que tout comme le particularisme français ouvrait, en fait, sur l’universel, on va voir que l’inscription dans le présent –le particularisme de « maintenant »- ouvre elle-aussi sur l’universel.

Notre temps c’est celui de l’amoralisme en politique, c’est celui de la justification du crime. Le travail de Camus témoigne des angoisses de notre (Roth) génération, pour laquelle **« the use of violence has become a recognized mode of public action. »** Et c’est dans le contexte de cette actualité que l’œuvre de Camus prend tout son sens, parce que, dit Roth,

Camus parvient à faire quelque chose que Orwell ne fait pas : il intègre le présent aux conditions historiques. Il comprend comment les choses se sont passées. Pour Camus le présent est le résultat de certains processus et seule la compréhension de ces processus permettra d'agir de manière non idéologique.

Le concept de base de Camus est la *révolte*, qui provient de l'extrême misère humaine. Or l'extrême misère est souvent créée par l'homme. Dans notre modernité, dit Camus, elle est créée par le *nihilisme*. L'ennemi, c'est non seulement la violence et la misère actuelles, mais c'est le nihilisme, qui détruit la valeur humaine, et qui a une longue histoire. Roth dit : la révolte n'est pas seulement la lutte contre la répression actuelle - la dictature nazie par exemple. La révolte, en tant que rejet du nihilisme, est l'affirmation d'un droit ou même, d'un droit universel.

Et ici Roth ajoute son propre vocabulaire au vocabulaire de Camus. Camus ne parle pas vraiment de droits universels. Ou s'il parle de l'idée de droits il ne développe pas cette idée. Roth insiste sur les droits. La révolte, dit-il, est l'affirmation d'une limite à la misère humaine. Mais cette affirmation ne peut pas être celle d'une liberté totale parce qu'elle signifierait l'asservissement d'autrui. La vraie liberté ne peut être totale. La liberté totale signifie le meurtre et l'asservissement des autres. Ce qui compte, dit Roth, c'est la conscience des limites : limites de la misère et limites de la liberté. Roth conclut que Camus formule une **“sustained and reasoned apology for liberalism.”**

Camus ne l'aurait pas dit en ces termes, mais il serait sans doute d'accord avec Roth. Ce qui frappe chez Roth, c'est sa grande compréhension de Camus avec, en même temps, un accent « Rothien » : Roth écrit : **“Thus we rest in the position that there is a limit in all things, and there is a limit restraining the relations between man and man. For the limit we recognize in our own selves we recognize to exist in others, so that we see in them too, just as in ourselves, a limit beyond which they may not be pushed.”** Ces mots continuent ce qu'il dit un peu plus tôt, à savoir que Camus veut transformer le monologue idéologique en un dialogue. Un dialogue signifie qu'il y a au moins deux personnes et que chacun remarque qu'il n'est pas tout seul. L'idéologue ne remarque pas qu'il n'est pas seul au monde, et ne pas être seul au monde ne compte pas pour lui parce que ce qui compte pour lui c'est l'idée, l'idéologie. Mais celui qui dialogue sait qu'il y a en face de lui d'autres gens et d'autres gens qui

risquent de penser différemment. Comme le dit Camus de manière extraordinaire, Camus fait « partie des gens qui savent qu'ils ont parfois tort. » Celui qui dialogue, dit Roth, sait qu'il a parfois tort et donc use de persuasion, pas d'intimidation. Et ici on entend le Roth qui a écrit sur la démocratie – le Roth qui connaît si bien les fondements grecs de la philosophie et de la politique.

Mais, comme je l'ai annoncé, il y a une 3eme perspective dans cet article, et c'est celle du philosophe analytique face au Continental.

### 3) L'analytique

Il y a un endroit dans le texte où la différence entre perspective analytique et perspective continentale apparaît de façon paradigmatique et assez drôle. Roth veut expliquer le concept le plus connu de Camus, l'absurde –qui est le concept majeur du *Mythe de Sisyphe* et de *L'Etranger*. Roth dit: **“It is perhaps characteristic of the peculiar quality attributed traditionally to the French genius that the new name (the absurd) would seem to derive from the vocabulary of logic. But to say that the world is ‘absurd’ does not mean that an argument about the world leads to a contradiction and is therefore false. It means that the world as such is recognized by us as offering no ground for any argument at all.”**

La première fois que j'ai lu ces lignes je me suis demandé de quoi il parlait. Enfin, Camus explique de façon extrêmement claire ce qu'il veut dire quand il parle d'absurde. Son propos n'est pas logique mais théologique. Camus parle d'une sensation face au monde, face au silence de Dieu. Il donne plusieurs définitions de l'absurde: L'absurde c'est la distance entre nos questions et le silence du monde ou de Dieu. L'absurde ce n'est pas en soi le silence du monde, mais ce silence oppose à nos questions. « L'absurde c'est le péché sans Dieu »: L'absurde c'est le besoin de Dieu face à l'absence de Dieu. Il est vrai que Camus appelle toute la partie du livre où il définit l'absurde « un raisonnement absurde » –an absurd argument. Comme le dit très bien Roth il ne parle pas de la forme de l'argument mais du contenu (vide) de la pensée face au monde. Dans un contexte « continental » -qui contient et continue Kierkegaard, Nietzsche, et Kafka... personne n'a besoin d'explication sur l'expression « un raisonnement absurde. » Dans un contexte anglais, il faut préciser: ce n'est pas de la logique.

Mais il y a plus. Roth comprend bien et explique bien qu'il ne s'agit pas d'un argument logique mais il ne dit à aucun moment qu'il s'agit d'une position théologique. Il dit que l'absurde est une forme moderne de הבל הבליים—il le dit en latin : *vanitas vanitatum*. Et le seul endroit où Roth parle de Dieu c'est dans son explication de Caligula. Caligula est une pièce sur le monologue –sur l'idéologue absolu, Caligula, celui qui recherche la vérité une. Mais ce qui compte c'est lui-même cherchant la vérité et donc cette vérité n'est pas transcendante –si elle l'était, il y aurait quelque chose en dehors en dehors de Caligula, quelque chose d'autre, et il y aurait l'espoir d'un salut venant de l'extérieur. Mais Caligula est un idéaliste ou idéologue –il se prend lui-même, sa propre pensée, pour l'idée de vérité. Et donc il est capable de tuer tout le monde pour cela –les gens autour ne comptent pas. Comme le dit très bien Roth, **“he is a mortal who has taken upon himself the nature and attributes of deity.”** And Roth conclut: **“his god (g minuscule דהיר) is logic.”**

C'est assez extraordinaire. La logique, c'est le dieu/אליל du monologue, le dieu de l'idéologue qui assassine. Mais quand il n'y a aucune logique, quand on est dans l'absurde, il n'y a aucun dieu. On aurait pu dire alors, ou, plus exactement, Roth aurait pu dire alors: il existe une troisième situation, ou même, il faut créer une troisième situation : dans le dialogue, dans les droits universels, dans les limites qui viennent du fait que, comme le dit Roth, **« men are not isolated atoms »** il y a peut-être **Dieu** (God avec un G majuscule). Mais *Roth ne dit pas cela*. (Il le dit peut-être dans un autre texte de 1954, *Jewish Thought as a Factor of Civilization*). Au contraire il dit : dans l'action commune des hommes les hommes découvrent la valeur *des hommes*.

*Roth finit sur une note humaniste*. Contre la logique de l'idée, il insiste sur l'humanisme de l'homme. Aucun Dieu, aucune transcendance –alors que toute l'œuvre de Camus se plaint de l'absence de transcendance et du silence de Dieu. Ce que je veux dire c'est que Roth n'a pas l'air de voir ou ne veut pas voir que Camus souffre *et* de l'idéologie, *et* de l'humanisme (y compris son propre humanisme).

Ne voit pas ou ne veut pas voir... Mais peut-être voit. Voici comment Roth finit l'article:

**“British philosophy in our day has been said to have become a little less than a snort, a little more than a sneeze. If this is true, it would seem to be at the least a pity, at the most, like all abdication, a tragedy. For the**

**problems are there, particularly in the human sphere we have been discussing, however the professionals may view them... It is because the world of modern French letters finds a real concern in Ethics and Politics that it commands, and arrests, and deserves, our attention. The authentic voice is there. Not but that it might not be somewhere else too."**

Et je me demande où pourrait se trouver cet autre lieu, ni Anglais et ni Français, où se trouverait une voix authentique. Il est évident que pour Roth ce n'était pas Jérusalem. Et donc la question reste ouverte.